



Stéphane Tomasso

Provocations

Stéphane Tomasso

Provocations

© Stéphane Tomasso, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5193-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Provocations », un roman trash et déjanté dépeint la jeunesse dorée contemporaine de la Côte-d'Azur sans complaisance – qui confine parfois jusqu'au sordide – où évoluent les héros élèves des Beaux Arts qui vont de fête en fête, de drogue en drogue sans trouver d'autre but à leur existence que la futile beauté des paradis artificiels, du sexe sans tabou, de la peinture dont ils pourraient vivre si leurs parents ne les maintenaient pas dans une cage dorée. Cette oeuvre reste avant tout l'image iconoclaste d'une génération perdue au beau milieu des convenances sociales dont les exclut leur marginalité, désillusion à laquelle toute une génération passée et à venir pourra se reconnaître...

Je regardai subrepticement dans son décolleté... pensant que j'y mettrais bien ma tête, je ne sais pas, mais j'étais...mélancolique de cette époque où je sortais avec elle et parcourais d'une main experte les courbes somptueuses de son corps...

Elle avait un corps de rêve, pas une intello, ça non ! Mais intelligente... et elle savait obtenir ce qu'elle voulait. Moi, elle m'a eu à la soirée organisée par Greg. C'était un soir de juillet, je m'en souviens parce que nous avons été voir le feu d'artifice quelques jours auparavant, mais rien de tout ça ne me semble réel à présent que nous ne sommes plus ensemble ; Lola a changé, elle n'est plus comme avant. Peut-être que c'est comme ça, on change tous après tout, et rien dans la vie ne nous prédestine à être ce que nous sommes devenus.

Elle avait un corps de rêve, pas une intello, ça non ! Mais intelligente... et elle savait obtenir ce qu'elle voulait. Moi, elle m'a eu à la soirée organisée par Greg. C'était un soir de juillet, je m'en souviens parce que nous avons été voir le feu d'artifice quelques jours auparavant. Mais rien de tout ça ne me semble réel à présent que nous ne sommes plus ensemble, Lola a changé. Elle n'est plus comme avant. Peut-être que c'est comme ça, on change tous après tout, et rien dans la vie ne nous prédestine à être ce que nous sommes devenus.

Lola est étudiante aux beaux-arts. Lola peint et sculpte. Elle a longtemps été modèle pour les élèves de son école ; elle posait nue sous mes yeux, moi qui, insatiable de la vue de son corps parfait, exposé à la lumière sans pitié des néons blafards qui lui donnaient des airs de statue de marbre de la Rome antique, tentait de reproduire les courbes de son corps marmoréen.

La soirée : juillet ; l'ambiance : Evitons la description du luxueux appartement dans lequel se déroulait l'orgie d'alcool et autres drogues, et concentrons-nous plutôt sur les personnes qui le hantaient ce soir-là, comme tant d'autres soirs. Ils évoluaient sur la piste, rythmiquement guidés par la voix

vieille et perdue de Barry White, et aucun d'entre eux n'a vraiment prêté attention à mon arrivée, sinon Greg, affalé dans son sofa, qui m'a fait un vague signe de la main comme s'il hélait un taxi sans vraiment trop y croire. Je me souviens qu'il avait de la poudre blanche sous le nez, et le fameux regard acéré de qui en a trop vu, trop vécu. Il était assurément trop jeune pour mourir, et trop vieux pour vivre sans souffrir, hanté jusqu'aux tréfonds de ses pupilles par quelque vision – très particulières – qui échappait à la plupart d'entre nous. Quelqu'un s'est approché : Francis, le plus vieux de nous tous, mais également le plus beau. N'importe quelles étudiantes ici auraient tué père et mère pour avoir l'opportunité de l'enfourcher comme son premier vélo ; Il fumait une cigarette, nonchalamment, scrutant la pièce de ses yeux bleus, nullement ému par les œillades que lui lançaient les jeunes filles, frétilantes et fraîches comme la rosée dans leurs robes d'été qui dévoilaient leurs formes excitantes.

Je suis sorti sur la terrasse ; cigarette en main, j'observais les piétons minuscules évoluer dans l'enfer urbain lorsque j'ai senti une présence derrière moi.

— Tu as du feu ?

Je me suis retourné, farfouillant dans ma poche à la recherche de l'objet susnommé, découvrant face à moi cette fille que j'avais si souvent dessinée dans le plus simple appareil et qui, subitement, réapparaissait dans ma vie, vêtue et souriante. Je le lui ai tendu, observant avec intérêt ses gestes qui traduisaient son aisance avec moi, et avec le reste de l'univers. Son parfum – dont j'ai oublié le nom, mais dont l'odeur hante toujours mes nuits sans sommeil – flottait dans l'air, porté par la brise vers mon infortunée personne victime, en cet instant précis, d'un coup de foudre inopportun.

Le soir même, nous baisions chez moi – car nous n'avons jamais *fait l'amour* – ivres de désir, de plaisir, de sensualité, et je m'aperçus sans grand étonnement qu'il était plus agréable de percer les mystères de son corps du bout de ma queue qu'à la pointe de mon crayon. Je me souviens de l'avoir observée, à l'aube, endormie, et de l'avoir trouvée belle, et cette sensation a fait naître en moi un profond désir de la couvrir de baisers, de la caresser, de l'aimer même, mais je n'en fis rien. Je bus une bière, assis sur ma terrasse avec vue sur la mer qui s'étendait à perte de vue, et l'amertume de la bière n'avait d'égale que celle de

mon cœur taraudé par l'envie de la revoir et celle, plus réaliste, de lui faire comprendre, dès son réveil, que mon cœur d'artichaut m'avait une fois de plus joué un tour – avec les formes bien entendu. Lorsqu'elle a ouvert les yeux, j'avais déjà fait mon choix : après tout, pourquoi se priver du plaisir que nous avions à nous offrir s'il n'était nullement une entrave à nos libertés respectives ? Je l'ai sodomisée dans la baignoire, à sa demande, et elle y a pris un plaisir tel qu'il m'a semblé que rien ne l'arrêterait jamais de crier sa jouissance. Elle s'est relevée, m'a pris dans ses bras, et pour la première fois de ma vie j'ai su ce qu'était l'abandon et le bonheur. Elle était belle.

Nous nous sommes revus. Je l'ai prise en bas de chez elle pour l'emmener en bord de mer, et, tandis que je conduisais en observant du coin de l'œil ses cuisses et ses jambes qui provoquaient en moi une chaleur dans le bas-ventre, elle parlait de l'œuvre qu'elle était en train de créer, et moi je ne créais rien en général sinon l'ennui chez mes interlocuteurs. Mais je l'écoutais, d'autant plus que sa jolie bouche rouge comme un pétale de rose soufflait de temps à autre un nuage de fumée qui me faisait penser à de la vapeur, et elle avait cette manière de fumer qui la rendait sexy et désirable... Elle a trifouillé la radio qui diffusait une chanson de Keane, Everybody's changing, et c'était beau. Nous sommes arrivés sur le parking et avons marché sur le sable, main dans la main, puis nous sommes assis face à la mer avec laquelle jouait le soleil. Nous nous embrassions férocement, langues emmêlées, furieuses et avides, insensibles au reste du monde. Je ne sais pas pourquoi mais je me sentais triste ; le dimanche sans doute. Je détestais les dimanches depuis toujours, sans doute depuis le jour où j'ai pris conscience que ce n'était rien de plus qu'un triste hiatus dans nos vies, un leurre destiné à nous faire encaisser la semaine sans broncher. J'avais toujours été très seul le dimanche.

Je l'ai ramenée, et elle m'a invité à monter chez elle. Un appartement très beau, très classe, à son image ; ce coup-là j'ai déchargé sur son visage après m'être retiré précipitamment, et elle a avalé ma semence avec l'avidité d'un veau tétant sa mère. Elle avait un cœur de pierre, et l'âme d'une communiant. Elle n'était pas une fille bien, mais je ne l'étais pas moi-même, ni aucun d'entre nous, personne.

Nos parents étaient riches, nous payaient nos études, nos loyers, notre train de vie sans se poser de questions. Nous étions doués pour la peinture, et cela leur suffisait d'avoir leur curiosité dans la famille, leur petit artiste à exhiber chez les

amis ; ils ne nous aimaient pas. Je ne les aimais pas non plus, j'étais fils unique et espérais le rester. J'avais honte de ce que je peignais. Les soirées de mon enfance étaient peuplées de rêves d'adulte, d'indépendance, de filles, de tout ce que l'argent ne pouvait immédiatement me procurer, et à l'adolescence j'ai compris que je pouvais enfin exercer mon droit à ce train de vie dont je rêvais depuis toujours. Je n'ai pas évolué. Je dessine, je bois, je baise. Je dessine ce que je baise, ce que je bois, ce que je vois quand je bois, quand je baise. Je baise ce que je vois, ce que je dessine. Ce que je bois me baise. La boucle est bouclée...

Je me dis que rien n'est normal dans ma vie, mais je m'en fous, en fait. À quoi bon chercher à l'être quand rien, depuis le départ, ne nous y destine ?

Enfant, j'avais tué mon lapin nain en le rouant de coups. Je n'avais pas supporté son air placide, effaré, son regard de défi ; mes parents, pour me consoler, m'avaient acheté un oiseau, une perruche multicolore baptisée Wesley qui sifflait sa plainte dans ma chambre d'un air mélancolique. Elle me plaisait beaucoup. J'avais peint un tableau de sa cage devant la fenêtre de ma chambre, la porte ouverte, et l'oiseau s'envolant dans les airs. Mes rêves de liberté me portaient à croire que cette perruche, tout comme moi, aspirait à se sauver de ce lieu oppressant dont je m'évadais par la drogue et l'alcool ; c'était la métaphore de mes rêves d'adolescent.

Les premières filles...Je les attirais dans ma chambre, les mettais en confiance, les embrassait, puis les doigtait sauvagement. La première que j'ai baisée s'appelait Sonia. C'était loin d'être parfait, et en plus ma mère est entrée à ce moment-là, et j'ai lu de la gêne dans son regard, et la fille s'est rhabillée en pleurant. Il a fallu la raccompagner sous une pluie battante avec la voiture familiale, un soir de mars, un dimanche...Je l'ai observée s'éloigner dans l'allée en courant, éviter les flaques gigantesques qui se formaient avec le déluge, puis disparaître sans un regard. Je l'avais blessée, c'était évident, d'autant plus que je crois qu'elle était la première à m'aimer vraiment, et moi en retour, et j'avais tout gâché, et j'avais dans la bouche un goût de fer et, quand ma mère m'a ramené, j'ai passé toute la soirée à fixer Wesley sans un mot, sans une pensée, à écouter Jimmy Hendrix et ses solos qui me plongeaient dans une douce torpeur en buvant une flasque de whisky que j'avais remplie dans le bar familial.

Je regarde aujourd'hui cette période avec tendresse pour celui que j'étais, et dégoût pour celui que je suis devenu. Je suis lâche, hypocrite, fainéant, obsédé, nihiliste et mes parents me paient des études pour exercer le seul talent que j'aie

réellement et qui, si j'étais lucide, me permettrait d'en vivre sans avoir à faire tout ce cinéma. Mais je suis bien aux beaux-arts, voilà la raison de mon attachement à ce lieu hanté par des jeunes qui, tout comme moi, ne savent pas qui ils sont, encore moins ce qu'ils seront plus tard, mais se contentent de vivre ici les plus belles journées de leur vie, entourés de jolies filles qui se donnent à eux l'espace d'une soirée...L'illusion est maintenue ici, entre ces murs, mais dehors nous ne sommes plus que des entités, des curiosités, sujets à des crises d'identité schizophréniques, à l'égo surdimensionné, incapables pour l'heure de s'occuper de leur petite personne sans aide extérieure. Mais je ne parle qu'en mon nom et en celui de ceux qui comme moi se reconnaîtront dans ces propos : mes amis.

Mes amis...Je sortais beaucoup en boîte avec Greg et Francis, ainsi que des copines à nous ; nous avions nos adresses, fréquentions aussi des clubs échangistes, comme ça, par pur plaisir voyeuriste et malsain. Parfois on participait même, je prenais mon pied et des photos. La musique envoûtante de ces lieux, poussée à son paroxysme, au-delà de cent décibels, limite du supportable, me donnait l'impression d'exister et, mêlée aux effets de l'alcool, celle de vivre là des heures mémorables – que j'avais oubliées au petit matin... Tout n'était pas sombre, nous avions des conversations sensées, des pensées philosophiques sur notre condition, riions, et, quand nous sortions, avalés par l'aube naissante qui dessinait sur les trottoirs sales des rigoles éthérées, nos rires s'envolaient pour toujours sans que l'on puisse rien, rien y faire...

Le lendemain, alors, je me réveillais parfois avec un avion à réaction entre les deux oreilles, la bouche sèche et malodorante, nauséeux, et me levais pour me recoucher aussitôt, terrassé par le résultat de mes excès ; j'avais souvent des idées suicidaires, que je n'exécutais jamais, fantasme d'un homme à qui tout sourit et ne sait apprécier ce dont il est pourvu. Ça allait mieux après une douche, et, quand je me rendais en cours après seulement deux heures de sommeil, je regrettais amèrement ma désinvolture, car au fond de moi j'aimais ces cours, j'aimais le dessin et la peinture, et j'aimais Lola, que je retrouvais là-bas, elle qui ne prenait pas part à nos sorties nocturnes par sagesse – non qu'elle ne fût débridée par bien des aspects – et les journées que nous passions à nos chevalets à tenter de tirer la quintessence de notre technique à travers le prisme torturé de nos talents respectifs. Nos vies n'avaient rien d'exceptionnel dans le sens où, sur la planète, d'autres pouvaient vivre ce que nous vivions, voir ce que nous voyions, boire ce que nous buvions, baiser de la manière dont nous

baisions, etc., etc...Par contre, elles prenaient une tournure nettement plus inédite lorsque nous peignions : nous étions les seuls à *interpréter* ce que nous voyions avec nos pinceaux, et personne n'était capable sur terre de reproduire nos gestes inimitables. C'est pourquoi nous étions si attachés à nos cours, qui représentaient notre liberté d'expression, et à la toile, miroir de nos âmes meurtries par une vie dissolue, laquelle était notre dernier refuge avant la folie, l'exutoire secret de nos ardentes passions...

J'ai maintes fois tenté de retenir Lola, qui n'en pouvait plus de mon cynisme désabusé, de ma perversité ; elle restait, pour quelques jours seulement, et puis elle finissait par flancher, pleurer, elle ne voulait plus baiser, elle ne me servait plus à rien sinon à m'attirer des ennuis.

Mais elle revenait d'elle-même, magnétisée comme l'aiguille d'une boussole attirée par le Nord ; ce n'était pas mieux. Nous nous disputions chez elle et chez moi, dans les bars, en boîte, partout où nous menaient nos envies, et tout était sujet à de violentes altercations qui finissaient sur l'oreiller ou, au pire, sur la gueule. Car nous nous battions, et plus d'une fois je dus me retenir pour ne pas la battre à mort. En témoignaient les bleus qui fleurissaient sur nos visages et nos corps meurtris tels d'étranges tatouages sans signification autre que la violence de nos coups. Elle avait le don de me pousser à bout et j'en rajoutais, hypnotisé par la folie qui pulsait en moi alors qu'elle me provoquait, racontait les horreurs qu'elle avait faites avec d'autres mecs – croyez-moi, c'était du lourd – et alors je perdais le contrôle : il m'est arrivé de la frapper alors que nous baisions parce qu'elle criait un autre prénom que le mien. La fureur, je sais ce que c'est, ça vous prend aux tripes, plus rien ne peut vous faire entendre raison, vous frappez, vous frappez... Assez. Elle partait mais elle revenait, jusqu'au jour où...

J'avais rencontré Shirley, et nous étions heureux et j'avais trouvé le bonheur peut être. Avec elle, je *faisais l'amour*. Avec elle, je ne me battais pas, nous peignions ensemble des heures durant dans son atelier et c'était simple. Trop simple...Peu à peu, Lola a commencé à me manquer, j'étais jaloux de Francis qui se la tapait et s'en foutait, de Greg qui se la tapait et elle se tapait tous les mecs qui comptaient pour moi et moi, je ne me la tapais plus et ça me rendait malade, il me fallait ma dose, son corps exquis entre les mains, sa sueur sur ma peau, son vagin humide refermé autour de mon gland congestionné, tout ça... J'ai craqué. Shirley n'a pas compris, pas plus que moi je ne comprenais cette insatiable soif que j'avais de serrer Lola contre moi, de la voir, de la toucher, de